

Attendue depuis longtemps avec cette impatience active, curieuse, qu'excite toujours l'apparition prochaine et vivement désirée d'un chef-d'œuvre des arts, la belle partition du *Guillaume Tell* de M. Rossini a enfin été exécutée hier. Tous les prodiges qu'on avait espérés de l'immense talent de l'auteur de *il Barbiere* [*Il Barbiere di Siviglia*], d'*Othello* [*Otello*], de *Tancredi*, de *la Gazza Ladra*, de *Moese* [*Moïse et Pharaon*], du *Siège de Corinthe* et de tant d'autres compositions admirables, dont le nombre surpasse celui de ses années, se sont réalisés.

Rien de plus connu, de plus souvent produit à la scène, que le sujet historique auquel M. Rossini vient de prêter l'appui de son génie créateur. Lemierre, Sedaine, Schiller et récemment encore l'auteur de *Léonidas*, M. Pichat, que la mort a ravi si jeune au culte des muses, s'étaient emparés, pour la revêtir de formes dramatiques, de l'action héroïque de ces trois hommes généreux qui, sans crédit, sans renommée, sans puissance, se réunirent (en 1308), pour préparer, pour jeter les fondemens de la liberté de l'Helvétie, et dont le glorieux ouvrage subsiste encore, lorsque cinq siècles ont passé sur ce grand événement. Que d'Empires, fondés sur la violence, on a vu disparaître dans cet intervalle!

MM. de Jouy et Bis ont suivi Schiller dans la plus grande partie des développemens qu'il a donnés à son drame étincelant de beautés. Mais forcés qu'ils étaient par la nature de leur ouvrage de rétrécir un cadre si étendu, ils se sont bornés à indiquer les situations les plus dramatiques, les plus susceptibles de produire des effets de scène, et surtout à suivre les inspirations du musicien. Là était la garantie du succès. Voici comment ils disposent leur sujet:

Fatigués de l'oppression sous laquelle ils gémissent, les Suisses gardent néanmoins le silence dans la crainte d'attirer sur eux de nouveaux malheurs. Les exemples multipliés des vengeances qu'exercent leurs tyrans les glacent d'effroi. Mais Guillaume Tell, le vieux Melchtal et Werner [Walter] qui appartiennent chacun à l'un des trois cantons d'Uri, D'Imterwald [Unterwalden] et de Schwiz [Schwyz], au milieu de la stupeur générale, méditent l'affranchissement de leur pays et la chute du farouche Gesler. Les événemens se préparent dans l'ombre, c'est au milieu des orages que doit naître le jour de la liberté. Les choses en sont là lorsque des fêtes d'hymen se célèbrent dans le canton d'Uri. Le vieux Melchtal voit avec regret son fils Arnold ne pas vouloir prendre une épouse. Arnold cache à son père l'amour qu'il éprouve pour la belle Mathilde, princesse de la maison d'Autriche, qu'il a sauvée d'un grand péril. De la reconnaissance à l'amour la distance est légère. Aussi, Mathilde oubliant qu'elle doit un jour peut-être porter le diadème, cède au tendre sentiment que lui inspire le simple pasteur d'Imterwald [Unterwalden]. Arnold voudrait pouvoir oublier la passion qui le domine. Quelle espérance peut-il concevoir? le rang de celle qu'il adore n'est-il pas un obstacle à son bonheur? N'importe, il veut voir, entendre Mathilde pour la dernière fois; il abandonnera ensuite des lieux qui lui rappelleraient sans cesse un souvenir trop cher.

Guillaume Tell, qui surprend son secret, lui fait entendre qu'avant tout il se doit à son pays; Arnold hésite, il aime la liberté; mais Mathilde... Il ne saurait vivre sans elle. Pour la mériter, il ira chercher la gloire dans les combats: il fuit, car un instant plus tard Tell aurait triomphé de sa résistance. Un cultivateur arrive pâle et tremblant; il se soutient à peine, il a été blessé dans une lutte qu'il vient de soutenir contre un des satellites de Gesler, qui allait enlever sa fille. Le soldat est tombé sous ses coups. On le poursuit, et il reste au pouvoir de Gesler, si quelque pêcheur ne consent à le passer dans son bateau sur l'autre bord du torrent de Schachental: tous les pêcheurs refusent; la tempête rend la traversée trop périlleuse. Guillaume Tell saisit la rame et passe Lenthold [Leuthold], qui échappe ainsi aux poursuites de ses ennemis. Les soldats accourent: vainement ils exigent qu'on nomme celui qui leur a dérobé leur proie. Le vieux Mélchtal [Melchtal] Melchtal devient alors victime de leur fureur. Il répondra pour tout le canton; ils l'entraînent. Là finit le premier acte. Au second acte, Mathilde, qui s'est séparée de sa suite, parce qu'elle a cru voir Arnold suivre ses pas, se trouve bientôt près de lui. Les amans se font un tendre aveu: Arnold ne partira pas, il est aimé! Mais quelle affreuse nouvelle va frapper son âme. Par ordre de Gesler, les yeux de son vieux père se sont fermés pour jamais à la clarté d u jour. Plus d'hésitation: comme Tell, comme Werner, il jure la liberté de son pays. Les cantons confédérés arrivent au rendez-vous, et les cris aux armes! se font entendre. Les auteurs nous transportent ensuite sur la place d'Altorf [Altdorf].

Là Gesler a fait placer son chaperon sur un trophée, et ordonné qu'aucun habitant ne passât devant sans fléchir le genou. Tell ne veut pas se soumettre à cette humiliation. Les soldats s'emparent de lui; et, pour réparation de l'injure qu'il a reçue, Gesler exige que Tell abatte d'un trait de son arc un pomme qu'on place sur la tête de son fils: situation du plus haut pathétique, et où Macready (dans le *Guillaume Tell* anglais) était admirable. Jamais les combats déchirans qui tourmentent le cœur de ce père infortuné n'ont été, ne pourront être rendus avec autant d'énergie. L'adresse de Tell triomphe; mais Gesler, apercevant une flèche cachée dans son sein, veut savoir à quel usage elle était destinée. « A t'ôter la vie, répond Guillaume Tell, si j'avais eu le malheur de donner la mort à mon enfant. » Vainement Mathilde demande la grâce de Tell: il est enchaîné, et Gesler ordonne qu'il soit conduit au château de Kusnacht [Küssnacht], où l'attend un supplice nouveau. Le gouverneur monte avec sa victime dans la barque. A peine sont-ils sur le lac, qu'une tempête violente s'élève: la barque va être submergée; les rameurs sont saisis d'effroi; Tell est un excellent nautonnier: qu'on lui ôte ses chaînes et il répond de tout. Gesler consent: le gouvernail cède à la volonté de Tell. Son arc est près de lui: il s'en saisit, et lorsque la barque approche d'un rocher situé au pied de l'Achsenberg, où viennent se briser les flots écumans, il s'élance à terre, repousse fortement la barque du pied, et lance un trait mortel à Gesler qui, dans le lac, trouve sa tombe. La Suisse est libre. Voilà le poème dont la marche et la conception n'ont pas coûté de grands efforts d'imagination aux auteurs. Mais il ne faut voir là qu'un canevas, un de ces *libretti* auxquels on n'attache pas la moindre importance.

J'arrive maintenant à la partie la plus difficile de ma tâche, à la musique. Ce qui frappe d'abord dans le nouvel opéra, c'est que, par sa couleur générale, il ne ressemble en rien à ce que le grand maître a composé jusqu'ici. Il a réellement adopté une méthode tout-à-fait nouvelle. Les instrumens à corde dominant comme dans la musique allemande, et cependant les instrumens à vent ne restent pas inactifs; ils se mêlent à la conversation, sans jamais, ou presque jamais, y faire de vacarme. On croirait que l'expérience les a rendus sages. On prétend que jusqu'à ce jour la musique de Rossini n'a pas fait fortune en Allemagne. S'il en est ainsi, ce que je n'ose croire pour l'honneur du goût musical des Allemands, celle de *Guillaume Tell* sera plus heureuse que ses aînées. Ses chants graves, simples, et pourtant brillans, doivent être bien reçus dans la patrie de Mozart, de Weber et de Beethoven [Beethoven]. Je leur trouve un air de famille qui plaira sans doute à nos voisins. Mais qu'en dira-t-on même en France? Je ne sais; mais il pourrait bien se faire que M. Rossini se fût trompé, lorsqu'il a cru que le goût de ce qu'on appelle *rossinisme* commençait à s'éteindre. Quoi qu'il en soit, il aura prouvé au moins que si, par système peut-être, il ne s'est pas toujours montré très dramatique, ce n'est ni la puissance ni le génie qui lui manquaient.

L'ouverture est divisé en trois parties. Elle commence par un *solo* de basson dont le chant est gracieux, mais qui semble plutôt appartenir à un symphonie qu'à une ouverture. Ce solo est suivi d'un air suisse, dans lequel M. Rossini semble avoir cherché à nous donner une idée de ces luttes de bergers, dont Virgile nous a offert le tableau dans ses vers harmonieux. La lutte s'engage entre le hautbois et la flûte; et les accompagnemens, parfaitement coupés, pourraient représenter le murmure du public qui s'intéresse aux deux concurrens. Un air brillant et vif avec mouvement de marche et modulé sur différens tons, avec cette supériorité qui distingue l'auteur, termine brillamment cette ouverture: elle a été couverte d'applaudissemens.

Le chœur d'introduction: *Quel jour serein le ciel présage*, est coupé par des chants de basse et de ténor. M. Alex. Duport a pu faire briller sa voix dans une barcarole charmante; *Accours dans ma nacelle*, dont le chant naïf et plein de grâce, contrastait merveilleusement avec les notes graves et énergique de Dabadie, qui servaient d'accompagnement. Le duo suivant: *Mathilde idole de mon âme*, entre Tell (Dabadie) et Arnold (Nourrit) est d'un bel effet et terminé par un chœur général, dans lequel on a surtout vivement applaudi une rentrée exécutée par la basse, et qui rappelle les grands effets dramatiques de Gluck. Le chant de ce morceau m'a paru d'une harmonie délicieuse. Les applaudissemens se faisaient encore entendre lorsque le final du premier acte est venu ajouter à l'enthousiasme. C'est le moment où Arnold vient, grâce à Guillaume Tell, d'échapper aux satellites de Gesler. La joie des pasteurs, leur maintien devant les soldats, la rage de ces derniers, tant de passions si vives, si diverses, tant de sentimens contraires, sont très heureusement exprimés. Je citerai aussi l'impression produite par des effets de cor que répètent les échos, et qui plaisent encore, quoique Rossini, dans la *Dame du Lac* [*La donna del Lago*], nous y ait déjà accoutumés. Le rideau va se lever pour le second acte, lorsqu'un cor de chasse se fait entendre; et toujours on

retrouve la couleur locale. Bientôt la scène s'anime, les chants varient. L'air de chasse accompagne la course des chevaux. Une autre mélodie nous enchante lorsque des bergers traversent le théâtre en conduisant leurs troupeaux. Peu à peu le tumulte cesse et le silence de la nuit a repris son empire. Mathilde module une romance, *Sombre forêt, désert triste et sauvage*, d'une touche charmante; Arnold ne tarde pas à paraître; et un duo, dans lequel Rossini a su, même après Mozart, exprimer les craintes, les espérances, les tourmens de l'amour, est comme le prélude d'une scène plus grave.

Arnold est resté seul. Ici commence le morceau du serment. Quel admirable trio! Les basses tour-à-tour accompagnent et chantent; bientôt les trois voix se mêlent. Les accords ont quelque chose de sauvage et de sublime. Tout-à-coup le cor se fait entendre dans le lointain, ce sont les cantons confédérés qui arrivent au rendez-vous. Chacun d'eux chante un chœur différent, exprimant la variété des sentimens et des intentions qui les animent. Un chœur général dans lequel la musique peint admirablement l'effervescence de ces paysans devenus citoyens, grands parce qu'ils se dévouent à un grand intérêt, voulant avoir une part personnelle dans le péril et la gloire de l'entreprise. Ils pensent, ils parlent tumultueusement en quelque sorte; et cette agitation de la pensée et des actions, elle vit tout entière dans la vaste conception de Rossini.

Ces deux premiers actes sont fort longs et cependant l'attention n'a pas été fatiguée; les deux derniers ont, peut-être, produit moins d'effet. Dans le troisième, cependant, on distingue une tyrolienne naïve, spirituelle, et des chœurs d'une facture large et savante. Rien de plus touchant, ainsi, rien de plus dramatique que l'air que chante Dabadie au moment où l'on va placer la pomme sur la tête de son fils: *Reste immobile*. Cet air fait tressaillir tous les cœurs, il arrache des larmes; mais, il faut le dire, Dabadie l'exécute faiblement et l'orchestre accompagne avec trop de puissance.

Nous citerons seulement un chœur fort beau et une prière, dans le quatrième acte qui semble avoir été destiné uniquement au spectacle: les situations manquent évidemment au musicien. Les morceaux pris isolément sont beaux encore, on y reconnaît la touche du grand maître, mais ils paraissent détachés. On croirait assister à un concert. La faute en est aux auteurs du poème, qui n'ont rien fait pour conduire au dénouement.

Je n'ai encore parlé que de la partie dramatique de l'opéra; il y aurait ingratitude à ne rien dire de la danse. Personne ne s'entend mieux que M. Rossini à faire de la musique qui mette ses auditeurs en train. Hier toute la salle semblait disposée à se former en quadrille. On ne savait à qui du musicien ou de M<sup>lle</sup> Taglioni, on devait prodiguer le plus d'applaudissemens. Par la grâce de ses pas, cette habile danseuse ajoutait à la grâce du chant. Mais ce qui a ravi tous les suffrages, c'est une tyrolienne et une allemande valsée par les officiers de Gesler et les villageoises. Cette musique seule est capable de rendre à la valse la vogue qu'elle a perdue dans nos salons. Ce qu'on admire le plus à une première

représentation, c'est le brillant: il séduit, il entraîne; et il faut une oreille exercée, une grande habitude, pour saisir, au milieu de l'enthousiasme général, les détails d'accompagnemens exécutés par l'orchestre. Cependant, M. Rossini donne tant de soin à cette partie importante de ses ouvrages, qu'il captive l'attention. C'est ce qui a fait dire avec raison qu'il avait perfectionné beaucoup notre éducation musicale. L'orchestre de *Guillaume Tell* est tout resplendissant de richesse et d'harmonie: on le trouvera plus complet que celui de Mozart, quoiqu'il soit fait sur ce modèle. Il faudrait le comparer, avec plus de raison, aux orchestres si énergiques, si grandioses de Beethoven [Beethoven].

Quant à l'exécution, généralement on ne l'a pas trouvée satisfaisante. Dans tous les morceaux qui demandent de la fraîcheur et de la grâce, Nourrit a été justement applaudi. Mais chez lui les chants de liberté deviennent des pastorales. La voix de Dabadie, au contraire, se prête bien à ces chants; mais il manque de méthode. M<sup>me</sup> Dabadie a fait plaisir dans le rôle accessoire du fils de Tell. M<sup>me</sup> Cinti [Cinti-Damoreau] (Mathilde) ne paraissait pas encore bien remise de l'indisposition qui l'avait éloignée de la scène pendant quelques jours; elle a cependant chanté délicieusement le *duo* si joli du premier acte. Les ballets, où l'on distingue surtout le *pas de mariés* au premier acte, et dans lequel on a vivement applaudi M<sup>lle</sup> Mimi Dupuis; la *walse* que j'ai déjà citée, les *exercices militaires*, ajoutent à la beauté de ce spectacle. Cette admirable composition de M. Rossini doit longtemps attirer la foule. Il faudra entendre vingt fois cette partition pour en apprécier les beautés.

**LE MONITEUR UNIVERSEL, 5 août 1829, p. 1382.**

Journal Title:	LE MONITEUR UNIVERSEL
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Wednesday
Calendar Date:	5 AOUT 1829
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°217
Year:	1829
Series:	None
Pagination:	1382
Issue:	Mercredi, 5 Août 1829
Title of Article:	ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE
Subtitle of Article:	<i>Première représentation de Guillaume Tell, opéra en quatre actes, paroles de MM. de Jouy et Hippolyte Bis, musique de M. Rossini.</i>
Signature:	None
Pseudonym:	None
Author:	None
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None